

LA RUE

**REVUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE**

Léo FERRE : Le mot voilà l'ennemi

Bernard CLAVEL : L'homme malade de la rage

Maurice FROT : L'odeur de l'amour

Maurice JOYEUX : Le monde islamique

Jeanne HUMBERT : Gabriel Giroud

Jean-Loup PUGET : Ciel et terre politique

Maurice FAYOLLE : Matérialisme et révolution énergétique

Roland BOSDEVEIX : Construire, détruire, construire

Paul CHAUVET : Orgueil

Michel BONIN : Les travailleurs immigrés

Maurice LAISANT : Sébastien Faure

Arthur MIRA-MILOS : Egarements philosophiques

CHRONIQUES

Suzy CHEVET - Michel BONIN

Maurice JOYEUX - Arthur MIRA-MILOS

N° 7

1^{er} trimestre 1970

Prix : 6 F

Édité par le groupe libertaire Louise-Michel

sommaire

EDITORIAL	1
LA PENSÉE ANARCHISTE	
Ciel et terre politique (Jean-Loup PUGET)	2
Le matérialisme et la révolution énergétique (Maurice FAYOLLE) ..	9
Construire, détruire, construire (Roland BOSDEVEIX)	18
Orgueil (Paul CHAUVET)	24
NOTRE TEMPS	
Le monde islamique (Maurice JOYEUX)	28
Les travailleurs immigrés (Michel BONIN)	40
BIOGRAPHIE	
Gabriel Giroud (Jeanne HUMBERT)	50
Sébastien Faure (Maurice LAISANT)	56
PHILOSOPHIE	
Egarements philosophiques (Arthur MIRA-MILOS)	71
LITTÉRATURE	
Le mot, voilà l'ennemi (Léo FERRE)	85
L'homme malade de la rage (Bernard CLAVEL)	87
L'odeur de l'amour (Maurice FROT)	89
CHRONIQUES	
Retour de la littérature populaire (Maurice JOYEUX)	92
De la putain (cinéma) (Arthur MIRA-MILOS)	95
Tonton Georges (Michel BONIN)	97
Le folklore négroïde (variétés) (Suzy CHEVET)	99

REVUE TRIMESTRIELLE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE

EDITEE PAR LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL

Rédaction - Administration - Abonnements :

24, rue Paul-Albert — Paris-18^e — Tél. 076-57-89

Comité de rédaction et d'administration

Pierre BOISSEL - Catherine BOISSERIE - Michel BONIN - Roland BOSDEVEIX

Paul CHAUVET - Louis CHAVANCE - Suzy CHEVET - Jacques CUGINI

François GARCIA - Maurice JOYEUX - Arthur MIRA-MILOS

Jean-Loup PUGET - Jean ROLLIN

Le numéro

6 F

Abonnement de quatre numéros

22 F

Abonnement de soutien

30 F

ATTENTION !

Réglez les abonnements et les réabonnements, ou toute somme affectée à « LA RUE » .

1^o) par compte-chèque postal (le plus pratique)

Michel BONIN : C.C.P. 31 276 42 LA SOURCE

2^o) par chèque bancaire, mandats ordinaires, espèces, etc...

Michel BONIN - 24, rue Paul Albert, PARIS-18^e

Toute correspondance concernant la rédaction, l'administration, etc. l'adresser à
Maurice JOYEUX, 24, rue Paul-Albert, Paris-18^e — Tél. 076-57-89

le mot, voilà l'ennemi

par Léo FERRE

Le mot, voilà l'ennemi. Il n'y a pas d'arbre sans le mot « arbre ». Rien n'existe que je ne doive nommer. Par-delà les matins crispés de novembre, je pense à des étés de marmottes. Dans les soleils de givre de mon âme engourdie, je sue, mieux qu'au désert. Mon âme, ton âme. Si je ne puis nommer, je flanche. Les larmes ? Pourquoi les larmes ?

Je suis né une métaphore au bec. Rien ne m'a surpris jamais que ma surprise n'arrangeât aussitôt en une scène ou deux de drame. Enfant, j'ai pris de la métaphysique au pis de ma mère. D'autres diraient du lait... Parlons-en de ce jus de principe. Au commencement était le lait. Moi, j'en reste au sceptre, aux sauces, à la sueur délicate qu'il m'est encore loisible de respirer aujourd'hui en reniflant sous moi. J'ai des aisselles barbues par où je pénètre dans le monde des obscurs, des hymnes, des jazz gras, des passions d'orthoptères. Lis donc la vie de ces insectes, c'est rupinant au possible. Je vis multiple.

La poésie ? Un glaïeul qui se pique, un ventre de fille ovipare, un paradis sous une chaise, avec un œil de verre. Je tiens que la vie n'y passe au travers qu'à force de poignets, d'ombelles noires, de paquets d'alpague, de riz. Rien ne me blesse et tout sourd, objectivité comprise — pour le mal-être, l'anti-droit et la marelle à coucous. Nous avons cent ans, dix mille siècles, un pourpoing, un jet de caillou, un paravent japonais. Pourquoi une vouïte ? Je meurs d'une solitude gothique, architravée... Misère !

Un jour je te dirai pourquoi j'écris. La poésie s'arrange toujours ; il suffit d'être là, truelle en main et sueur suintant au soir, devant la soupe, comme un maçon. Tu es maçon, je suis maçon avec au bout de ma plume des tonnes de ciment gueulant de soif dans le désert de mon « inspiration ». J'ai une muse suspecte qui a des bas de châtaigniers toujours verts, des avoines à Mercédès et de l'eau claire qu'elle pompe à longueur de minutes séchées dans ma gourde frileuse. Et je musarde malgré ça !

J'ai le culte d'un certain désordre, une porte mal ouverte sur un assemblage imbécile où flirtent, maladroitement, une vieille page de garde d'un livre ancien, roux d'ennui, une grosse boîte d'allumettes, une paire de bretelles, une boîte à mauvais violon acheté pour rien chez un mauvais chineur, un tube de produit pharmaceu-

tique, un emballage de film. J'ai le culte des mares où volètent des moustiques, des mouches, toute une floraison de veinules griffées d'ongles. Dans le désordre de ma maison, dans celui de la mare, je projette de m'aliéner, bêtement, fumant cigarette sur cigarette, grattant, ressasant dans le pénible crépuscule de la cinquantaine. Je m'aliène dans les mots. Quand je dis : « Je vous méprise », je me donne à vous quand même sous le couvert d'un mot, d'une injure. Vous m'avez à portée de mépris, vous aussi. Je boite.

Rien n'égale en ivresse cette attente au bout de l'ennui, quand bâillent les violettes, quand plongent les lourds nuages de Baudelaire, là-bas, vers les météorologies secrètes et dont jamais aucun météorologue pourra dire l'exacte définition. Tout est dans tout. Mon âme ainsi, pareille aux désordres qui m'assaillent se trouve toujours aux confins des miettes, du regain, du déjà fait. J'arrive toujours en retard car je ne pars jamais. Et pourtant je vis dans d'autres cas. Je me décline secrètement à l'aide de suffixes bien à moi. Je suis un langage fermé. Les mots, voilà votre misère et ce par quoi vous êtes aux fers, irrémédiablement. Aucun espoir, aucune ouverture au delà des pièges à sots. J'ai la vertu qu'il faut pour ne m'encaillier jamais qu'en connaissance de cause et de code pénal. Il est beau ce monument gravé dans la mémoire des cous de jatte !

On ne fait pas la poésie avec des tracts. On la fait avec sa gueule, bien ouverte sur les verbes habituels et de préférence actifs.

C'est par le style, où qu'il loge, que je me déshumanise et grimpe aux cimes du non-dit, de l'incontrôlé. Le style c'est cette personnalité du doute enfin traqué. C'est une ombre en détresse qui cherche à se lover sous le soleil de l'admis, du tout fait, du symbolisme courant. Le style ? Chaque fois qu'il montre son bout du nez, la tourbe crie « au secours », elle se décharne pour s'épurer dans le conformisme. Le conforme est abject. Les parallèles d'Einstein me semblent fort à l'aise dans le triangle de l'amour. Tout se joint.

J'avais de l'écriture une opinion indescriptible. Le vent écrit des songes, des valeurs. Tel arbre ployant, à telle heure et sous l'énergie d'autan m'est un dessin furtif que je catalogue et qu'il m'est bien difficile de traduire. Pour traduire un paysage il faudrait que je me décapite. Alors, il n'y aurait rien eu. RIEN : c'est un mot qui pratique une philosophie non gravitée. La seule dont on doive se méfier. C'est dans la dimension du rien que la loi se casse la figure. Je rêve d'une criminologie rétroversée. Sans crime. Une criminologie négative qui me servirait à monter des positifs jamais vus. Je songe à des photos du « moins ».

La poésie ainsi formulée — dans le manque — obligerait à tout réinventer, ce qui est absurde. Un arbre « non arbre », un arbre in-nommé, autant dire qu'un sexe de femme est égal au chiffre 2546. Chez moi, je donne un nom aux chênes. Je les case et les glands ne sont plus perdus. Ils m'en veulent de n'être plus dans cet anonymat du groin, sentant craquer tout leur volume sous les dents de la bête. Ils souffrent dès lors de l'identité. Si je ne m'appelle pas, je ne suis pas. La vie sociale c'est de l'anthropométrie.

L. F.